

Une révolution vivante et une vie en révolte

Je voudrais que notre révolution soit vivante, et que notre vie soit en révolte ; que les Égyptiens se renouvellent à chaque lever du soleil, et se transforment encore à chaque tombée de la nuit.

Je voudrais que notre révolution soit vivante et que notre vie soit en révolte ; que les Égyptiens soient entraînés dans une activité vigoureuse et inlassable, ne se reposant que lorsqu'ils sont contraints de dormir quelques heures par jour. Je souhaite que cette activité soit multiple et variée, qu'elle embrasse toutes les branches de la vie et atteigne tous les membres du peuple, quels que soient leurs rangs : le fonctionnaire dans son bureau, le commis à son pupitre, le cultivateur dans son champ, l'ouvrier dans son usine.

Je veux que les Égyptiens ressentent tous, d'un sentiment profond, ardent, presque fougueux, qu'ils ont été poussés vers un effort dont nul répit n'est permis, vers une lutte qui ne tolère aucune lenteur, vers une course dont il faut atteindre le but au plus court délai — pour aussitôt recommencer une autre course, non moins exigeante en labeur, en persévérance et en ardeur.

Je veux que les Égyptiens n'aient point de loisir pour eux-mêmes, et que leur propre personne ne leur laisse aucun loisir ; qu'ils soient détournés de l'oisiveté par le travail, et des rêveries complaisantes des inactifs par le sérieux labeur de ceux qui n'ont plus le temps de songer à eux-mêmes.

C'est ainsi que je voudrais voir les Égyptiens en ces jours, car ils furent jadis oisifs jusqu'à la lassitude — et l'oisiveté elle-même se lassa d'eux. Aujourd'hui ils vivent les jours d'une révolution : une révolution qui ne connaît pas le repos, qui ne le souffre pas.

Ils vivent en un temps de révolution qui ne hait rien autant qu'elle hait le vide : son ennemi mortel, celui qui ruine son œuvre en détournant les esprits vers des pensées paresseuses, hésitantes et suspectes.

Je ne connais rien de plus dangereux pour une révolution, rien de plus nuisible ou perfide, que l'oisiveté des hommes : qu'ils passent leurs heures à se demander, entre eux ou en eux-mêmes, ce qu'a fait ou n'a pas fait untel, ce qui adviendra demain, et comment tourneront les choses.

Lorsque les hommes se rencontrent sans travail, cherchant seulement le divertissement et la commodité, courant d'un passe-temps inventé à l'autre, le badinage, la frivolité, les bavardages deviennent leur occupation. Ce ne sont pas des travailleurs ni des producteurs, mais des diseurs de mots. Leur plaisir, leur joie, leur sentiment même de vivre résident dans la plaisanterie qu'un d'eux lance, et à laquelle bouches et gorges éclatent de rire. Ils dorment éveillés, puis dorment encore quand les ailes du sommeil les effleurent. Ils passent la plus grande part de leurs jours endormis, tandis que le monde autour d'eux veille, travaille, produit ; et eux demeurent dans une torpeur insouciant, inutiles à eux-mêmes et aux autres.

Les uns, qui le peuvent, remplissent leur ventre de mets et de boissons, emplissent leur bouche, leurs oreilles et leur esprit de futilités sans profit. Les autres, incapables même de cela, se plaignent, pleurent, maudissent le temps et les hommes, rejetant sur autrui la faute de leur faiblesse, de leur misère et de leur malheur.

Il en est qui gaspillent leur vie dans la vanité, l'arrogance et la jactance, et d'autres qui la consomment dans le dépit, la plainte, la jalousie, dans le regard envieux et désespéré vers ce qu'ils ne possèdent

pas. Tout cela n'appartient en rien à la vie active et féconde ; tout cela n'appartient ni à une révolution vivante, ni à une vie en révolte.

Je veux que notre révolution vive, et que notre vie se soulève ; que nous ne réalisions rien sans être poussés à réaliser davantage, que nous n'atteignons aucun but sans être pressés d'en poursuivre un plus lointain, que nous ne goûtions ni repos ni répit avant d'avoir réparé ce que les longs siècles passés nous ont fait perdre.

Je veux tout cela, et je connais le chemin qui y mène : un chemin ni obscur, ni détourné, ni inaccessible, mais clair, droit et proche. Il suffit que nous le voulions sincèrement, que nous l'aimions et que nous y croyions, pour être portés vers l'accomplissement de nos espérances.

Ce chemin, c'est d'établir **la véritable harmonie entre la révolution et le peuple** : une harmonie dans l'action, non dans les mots ; une harmonie qui exige que la révolution s'enracine dans chaque conscience, que sa flamme brûle dans chaque cœur, que toute main œuvre à ses desseins, que tout esprit médite ses voies, que toute langue proclame ses buts.

Cela veut dire que la révolution ne doit pas rester confinée à ceux qui ont allumé son feu parmi les officiers de l'armée, ni à ceux qui gouvernent avec eux, ni même aux intellectuels et aux penseurs qui ont répondu à leur appel. Elle doit s'étendre, réellement et non en paroles, à tous les fils du peuple — à leurs cœurs et à leurs esprits.

Et cela ne se réalise pas seulement par des appels à l'esprit révolutionnaire, mais par un commencement rapide et concret des travaux de réforme ; en permettant à toute la nation de participer aux multiples activités qu'exige cette réforme.

Je sais que cela requiert d'abord et avant tout **de l'argent** — les moyens d'entreprendre les vastes projets qui assureront la rénovation industrielle, agricole et productive. Mais je sais aussi que la révolution ne peut dépendre du budget ordinaire de l'État ; par nature trop étroit pour de telles entreprises, il oscille chaque année entre abondance et pénurie. La réforme véritable a besoin **de sources nouvelles de financement**.

Ces sources, je le crois, ne sont ni lointaines ni impossibles ; elles sont proches et faciles, pour peu que la révolution montre un peu d'audace — et faut-il rappeler qu'une révolution, par nature, doit être audacieuse ?

Pourquoi donc la révolution n'appelle-t-elle pas le peuple à prêter à l'État une part de sa fortune, pour lancer les projets de réforme ? Il faut un peu de confiance ; et la confiance ne naît pas d'elle-même, elle se suscite, elle se nourrit, elle s'éveille par l'espérance.

Je lis qu'il faut encourager les étrangers à investir leurs capitaux en Égypte ; soit, c'est un bien incontestable. Mais pourquoi **le capital égyptien** ne s'investirait-il pas en Égypte ? Où donc devrait-il s'investir ? N'est-il pas étrange que six mois se soient écoulés depuis que la révolution proclame la réforme, sans qu'elle ait invité le peuple à souscrire un seul emprunt pour un seul projet ?

Deux hypothèses : ou bien il y a de l'argent en Égypte — et dans ce cas, à quoi le consacrer sinon à la réforme de l'Égypte ? — ou bien il n'y en a point, et alors d'où vient l'argent dépensé en luxes absurdes qui ne profitent à rien ?

Que les dirigeants de la révolution me croient : ils ont besoin que le peuple ait confiance en la volonté sincère de la révolution de réformer. Et le moyen d'y parvenir est de **solliciter la contribution** de ceux qui peuvent donner. On ne leur demande ni aumône ni charité, mais des prêts — prêts qui leur rapporteront un profit, qui donneront du travail à leurs concitoyens, et qui apporteront à la patrie richesse, fécondité et production.

Que la révolution s'emploie donc à gagner la confiance du peuple — et sa **confiance financière** — en permettant aux plus aisés d'investir leurs ressources dans la rénovation du pays. Qu'elle lance des emprunts nationaux et mette à l'épreuve la fidélité des riches à sa cause.

Je ne doute pas que cette épreuve se terminera par le succès.

Et lorsque les étrangers verront les richesses de l'Égypte investies dans son relèvement, lorsqu'ils verront les fils de l'Égypte mettre leur foi dans la révolution de leur patrie, eux aussi feront confiance et investiront en Égypte. Alors le peuple se jettera dans le travail, alors l'oisiveté disparaîtra, alors s'accomplira l'harmonie entre la révolution et le peuple — et notre révolution sera vivante, et notre vie véritablement en révolte.

— **Ṭāhā Ḥusayn**
al-Ahrām, 7 février 1953